

grande puissance.

Reprends ta générosité.  
Fais voir à la postérité  
Qu'ils est encore des ducs Guillaume ;  
Fais voir que ton bras est plus fort.  
Qu'ils n'était arrivant du Nord,  
Et qu'il n'a que trop de puissance  
Pour combattre tous ces tyrans,  
Qui crieront, voyant ta vaillance :  
Seigneur, sauve-nous des Normands !

.....  
Jean Nu-Pieds est votre suppôt  
Il vengera votre querelle ;  
Vous affranchissant des impôts,  
Il fera lever la gabelle.  
Il vous ôtera tous ces gens,  
Qui s'enrichissent aux dépens  
De vos biens et de la patrie :  
C'est lui que Dieu a envoyé  
Pour remettre en la Normandie  
Une parfaite liberté.

Jean Nu-Pieds, c'était Du Cantel qui avait son nom de guerre, comme Des Mondrins, comme Les Sablons, comme le colonel Des Plombs.

Nous ne donnons que trois strophes de ce chant qui en contient neuf, toutes d'un grand souffle et d'une large envergure.

C'est Du Cantel qui menait l'attaque. Bien qu'exécutée avec furie, elle venait se heurter et expirer en quelque sorte contre les solides murailles de l'hôtel. Si la panique avait été moins grande parmi les agents de Letellier, si la défense avait été mieux organisée, mieux soutenue, les assaillants auraient pu être longtemps tenus en échec.

La rue trop étroite empêchait les Nu-Pieds d'opérer par masses ; les deux pièces d'artillerie qu'ils manœuvraient battaient obliquement les murailles ; les boulets traçaient sur les pierres en bossage de longues écorchures, mais ricochaient et allaient frapper les maisons de face.

Des Mondrins fit apporter des grils pour faire rongir les projectiles. Il fit hausser le tir et lança de la mitraille et des boulets chauffés à blanc dans les combles de l'hôtel, pour y allumer l'incendie. Mais plusieurs décharges passèrent par-dessus la maison attaquée, et allèrent, ainsi que nous l'avons vu au chapitre précédent, s'abattre au milieu des arbres du parc.

C'est à ce moment, on le sait, que l'abbé Saint-Côme, Gertrude et Philippette allaient procéder à l'horrible cérémonie de la masse noire.

L'abbé Saint-Côme s'était élançé à travers les allées du vaste jardin, bondissant par-dessus les abattis d'arbres qu'avait pratiqués l'artillerie de Des Mondrins.

Il arriva sans encombre à la porte intérieure de l'hôtel.

Là il fut témoin du spectacle le plus lamentable.

La recette générale était habitée par un nombreux personnel de commis, d'employés, de domestiques. Tout ce monde courait éperdu à travers les salles et les escaliers, criant, cherchant partout contre les balles un refuge, un abri qu'ils ne pouvaient trouver nulle part. Le parc avait d'abord été envahi par cette foule ahurie,

hurlante, puis abandonné avec des cris de détresse.

L'abbé Saint-Côme se hurlait à chaque instant dans les longs couloirs de l'hôtel, à chaque fuyard affolé. Mais il connaissait parfaitement les étres de la maison et il put en quelques minutes atteindre les appartements personnels de Letellier de Tourneville.

On sait dans quel état se trouvait le receveur général des gabelles. L'abbé Saint-Côme vit avec une extrême satisfaction que son maître avait entièrement perdu la tête.

Il le trouva seul, abandonné de tous, blotti dans un coin d'une pièce retirée, où ne lui arrivaient plus que comme un sourd murmure les formidables bruits du dehors.

Le malheureux était enfoui sous les plis d'un vaste rideau, les deux mains appliquées sur ses oreilles.

Comme la buse qui croit échapper au chasseur en cessant de le voir et enfonçant sa tête dans l'eau ou la vase d'un étang, Letellier pensait fuir le danger, en se réfugiant dans l'ombre et le silence.

L'abbé ne put s'empêcher d'avoir un sourire de mépris pour ce rapide couardise.

—Alerte ! monseigneur, dit-il après l'avoir un instant contemplant ainsi écroulé dans son coin ; je viens vous sauver.

Letellier le regarda, la bouche béante, d'un air hébété.

—Revenez à vous, monseigneur, poursuivi l'abbé ; je vous affirme que je vous apporte le salut.

L'anéantissement moral du fermier des gabelles était tel que cette nouvelle assurance ne le fit pas remuer.

—Allons ! des grands moyens ! se dit le prêtre.

Et, se penchant vers lui, il lui écarta une des mains énergiquement appliquées sur ses oreilles.

—Non seulement je vous apporte la certitude de fuir, continua-t-il ; mais celle de voir et de posséder Zélida.

—Zélida ! exclama Letellier qui tressaillit.

—Oui, Zélida que j'ai arrachée aux fureurs de la multitude et qui vous attend, là-bas, dans une petite maison que je possède non loin d'ici, et où j'ai conduit votre belle humanisée.

Et tout en parlant ainsi, il relevait le fermier des gabelles qui se laissait faire.

—Vite ! fuyons ! reprit l'abbé. Il y a au fond du parc, sous le pavillon que j'habite, un passage souterrain qui vous mènera hors des atteintes des bandits qui vous assiègent.

—Et, Zélida m'attend ? demanda Letellier qui revenait à la vie.

—Elle doit même s'impatienter.

—Courons alors ! fit le receveur général.

A propos, dit Saint-Côme qui ne perdait pas la tête, et votre fortune, vos trésors ?

—Que m'importe.

—Voulez-vous laisser Zélida dans la misère ? Car son hôtel a été pillé ; et vous, allez-vous rester sans argent et abandonner tout votre or aux révoltés ?

—Vous avez raison.

—Vite à votre caisse, chargeons-nous d'or le plus possible..... Avez-vous des pierres précieuses ? des billets de caisse ?..... c'est plus léger.